

L'été en rond

Vicky Morin

Numéro 72, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, V. (2006). L'été en rond. *Brèves littéraires*, (72), 13–16.

VICKY MORIN

*L'été en rond**

C'est la nuit qu'il préférerait, le parfum de la nuit et les couleurs de la nuit. Il aimait le silence aussi, enveloppant comme du miel, comme les silences fleuris d'Ora.

Il tente de sourire, mais son visage est sur le point de se briser.

Ora.

La vie avec Ora.

Tod pleure. Il n'y a plus de fleurs, ni de miel, ni d'Ora. Il n'y a plus dans sa tête que cette envie rugissante et obsédante de se perdre dans la chevelure automnale d'Ora.

La respirer, la retrouver, un *fix* d'Ora, dans la nuit, comme des ailes.

« Deux semaines ; j'ai besoin de ce temps, je ne sais plus, je ne sens plus rien, je ne respire plus ; deux semaines. »

Ce mémo d'Ora, sur la table. Deux semaines, en plein été. En pleine canicule. Le gazon brûlé, les pissenlits fatalement blessés, la terre qui se déchire et Ora qui se dérobe, qui part, qui le quitte. Mais elle a tout laissé

*Texte gagnant du Prix 2005 de la SODEP (Société de développement des périodiques culturels du Québec), catégorie prose.

dans la maison. Elle n'a pris qu'un sac, un tout petit sac, ce qui fait croire à Tod qu'elle reviendra et c'est ce qu'il dit à son chat pour calmer sa déroutée féline. Deux chats en boule sur le canapé, la nuit.

Le petit corps poilu hurle sa faim chaque matin maintenant, le cœur et l'estomac affamés. C'est Ora qui le nourrissait. Il ne ronronne plus, indocile et perdu.

* * *

Le vide serait moins oppressant s'il exhalait cette poussière étouffante des greniers abandonnés. Mais non, Ora a laissé un vide tout neuf, presque citronné. La fragrance du vide enrage Tod. Rien ne sent plus. Ora a foutu le camp et a emmené l'odeur de toutes choses. Tod se rabat sur les tissus. Les serviettes de bain, les nappes qui ont pourtant volé dans le vent de juillet, rien n'a son parfum habituel. Le coton est mort. Son propre corps ne sent plus rien. Son odeur est disparue. Les eaux invisibles du départ d'Ora l'ont lavé, ont blanchi sa peau.

Le chat cherche et reconnaît péniblement son territoire. Les arômes du café de huit heures, repères fumants, ne sont plus. Ce nuage fruité qu'elle transporte dans les froufrous de sa jupe verte et longue, où est-il ? Le chat cherche et se désespère. Tod ne fait plus rien, immobile comme une bouteille. Dans leurs quatre yeux, il est écrit que la peau d'amande vanillée d'Ora ne reviendra pas.

Debout, près du vide, Tod est à bout de souffle, à court des parfums d'Ora. Il attend. Un mois, le silence. Dévasté, il a passé toute la nuit à regarder les photos d'un désert visité avec Ora. Mais elle l'a installé partout depuis son départ, le désert.

* * *

Le lac du silence a aspiré les derniers effluves de l'oreiller d'Ora. Le parfum de la nuit, ses couleurs, n'existent plus sans Ora. Le basilic s'est desséché dans le pot de grès. L'odeur blanche de la canicule flotte dans toute la maison, comme un oiseau sans voix, un corbeau perdu. Le potager est devenu une terre hostile à la vie.

Huit jours, sept nuits.

Le chat est devenu fou. Tod aussi. On ne les distingue plus l'un de l'autre. D'un regard infect, Tod le chasse dès qu'il s'approche et le chat pousse des cris de soufre dès qu'il est près de Tod. Trente-neuf jours sans eau, sans vent, sans Ora ; la brûlure du soleil qui glace les traits, la nuit partout.

* * *

Sa voix, comme de la confiture de petits fruits.
« Tod, ça va, j'y suis. Je sais maintenant. Je reviens. Ça va, ça ira. Les odeurs de la maison me manquent. Je sais maintenant. »

Les odeurs. Tod ferme les yeux et pose sa main sur l'arête de son nez. Et puis soudain, la pluie, comme un grand vent. Une pluie si drue qu'elle semble remonter vers le ciel. Il se lève, tire les rideaux pour la première fois depuis si longtemps. Le gris du ciel éclaire tout l'espace qui reprend son souffle. L'asphalte rafraîchi se ressaisit et reprend corps. Tod aussi. Le chat, renversé sur le dos, écoute le bruit de la pluie sur la tôle, un tapage rassurant, une bruine qui entre à travers la moustiquaire et qui sent le champignon frais.

Tod ouvre la porte et offre son corps à la pluie, comme un désert sauvé.

Ora est là.

Au bulletin de nouvelles du soir, on a dit de cette canicule qu'elle fut la pire du siècle.